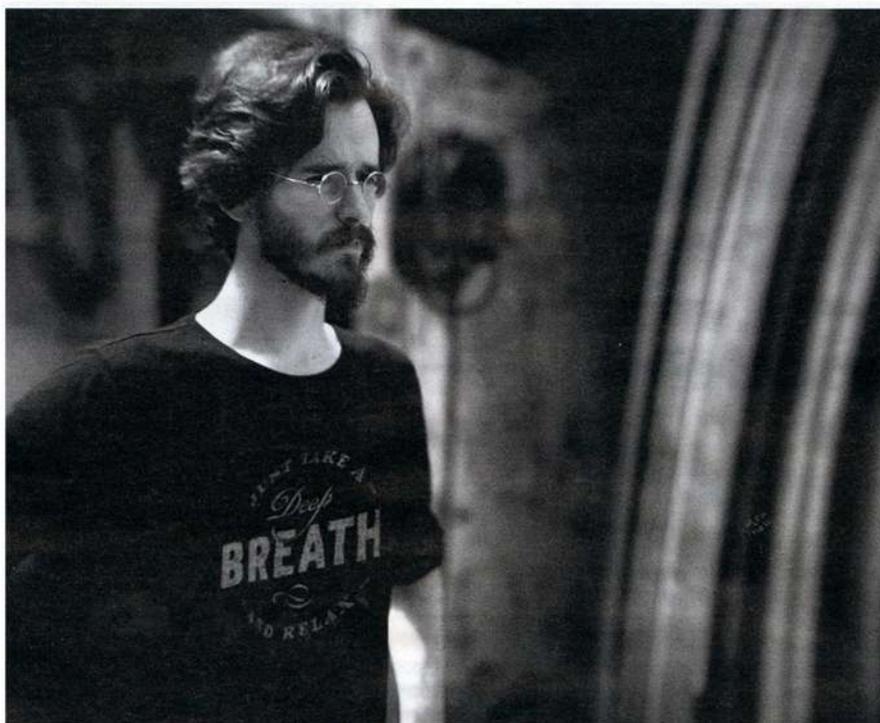


ANTOINE BATAILLE / REVUE DE PRESSE



TELERAMA FFFF
FRANCOFANS – DE L'INDÉCENCE
WE CULT LE MAG' CULTURE
FRANCOFANS – CRESCENT HÔTEL
HEXAGONE
FRANCE CULTURE / LES CARNETS DE LA CRÉATION
LE PARISIEN
RFI / LA BANDE PASSANTE
TELERAMA / ALBUMS DE L'ANNÉE
FROGGYDELIGHT
L'INFLUX
NOS ENCHANTEURS
TELERAMA / GRANDS CRUS
QOBUZ
TELERAMA SORTIR
SOURDOREILLE
VERTOU
LA TERRASSE
EVEN
FIGAROSCOPE
ETHERREAL
CHRONIQUES DE LA LUNE
AGONIA
JARSJASEJAZZ

TELERAMA



CRESCENT HÔTEL

CHANSON

ANTOINE BATAILLE

*Un piano élégant, des textes sincères et beaucoup de sensibilité...
Oui, on peut encore composer de délicieuses variations sur l'amour!*

ffff

Une ode à l'amour, à la jouissance, à la fusion. Une supplique, et parfois même une plainte, quand le manque envahit le corps et l'esprit. Et que le temps, soudain, se met à torturer. Tout entier, ce quatorzième (!) album du très prolifique et non moins discret Antoine Bataille est donc dédié à la passion, à ses enivrantes ou douloureuses sensations. Une œuvre osée, sans fioriture, sensuelle bien sûr, aux franges mêmes de l'érotisme, suspendue aux notes riches d'un piano. Qui parvient – performance – à ajouter une pierre singulière à l'infinie rhapsodie des chants amoureux. Est-ce l'effet des mélodies, dont les motifs répétitifs et l'élégance rappel-

lent Philip Glass? Celui des belles plages instrumentales, ponctuant sans prévenir cette carte du Tendre comme autant de parenthèses propres à la rêverie? L'étonnante alchimie des textes, dont l'épure pourtant maladroite semble porter une authenticité non feinte? Ou la voix retenue mais habitée, le chant quasi psalmodié, qui appelle l'écoute sans jamais la forcer? Toujours est-il qu'on se love avec délices dans ce *Crescent Hôtel*, dont le bâtisseur navigue depuis longtemps entre chansons, compositions pour le théâtre et expérimentations musicales. Cette liberté de création, on la sent ici, qui irradie son disque. – **Valérie Lehoux**
|L'Autre Distribution.

Un événement

ffff
Télérama

Une voix retenue
mais habitée:
Antoine Bataille
invite à la rêverie.

FRANCOFANS

ANTOINE BATAILLE

Crescent Hôtel

(L'autre distribution)



Crescent Hôtel, c'est tout d'abord une voix grave, sombre et prenante, celle d'Antoine Bataille, prise très proche du micro. Mais c'est aussi un piano (avec une très belle pochette qui suggère l'artiste penché sur son clavier imaginaire), instrument mis en avant, avec de longues plages instrumentales, parfois énigmatiques, orchestrées de cordes envoûtantes (*Cartwright gardens*). *Crescent Hôtel* invite au recueillement ou à l'abandon au désir en nous plongeant dans une méditation voire une plénitude sensuelle avec des paroles très suggestives (« *Ouvre-toi, apprend-moi ta peau* »), amplifiées par des mélodies de guitares et de cordes étirées. Antoine Bataille est constamment dans la recherche musicale, dans le travail du son. Guidé par cette même envie de le modeler, il participe également au Colectivo Negróni qui vient tout juste de sortir un album en juillet. Rien de tel pour se détendre.

<http://antoinebataille.com>

Laure Boulaud

HEXAGONE

ANTOINE BATAILLE

Crescent hôtel

(le passage/l'autre distribution)



Album épistolaire passionné murmurant les élans du cœur comme autant de cris sourds – ardents ou glacés –, *Crescent hôtel* baigne l'auditeur dans une ravissante contemplation. Lettres d'amour ? Évocation du manque, plaintes et complaints également – en mode *explicit lyrics* parfois – où le piano règne en maître de la musique minimaliste, voguant entre Philip Glass, Steve Reich et Chassol. Superbe. **DD**

FIGAROSCOPE

Faite de tensions hantées rappelant Radiohead, sa musique oscille entre l'architecture néo-classique de Debussy ou de Ravel et le psychédéisme progressif des Pink Floyd.

Des textes, sur des nappes de son au piano et claviers, et le tout dans une ambiance fantasmagorique.

Il s'agit là, d'un concert-performance où l'univers fantastique qui nous est transmis par l'artiste est dense et complexe, luxuriant et habité.

Il nous laisse éblouis de perplexité attendrissante, dans un doux mélange de mystère, d'agréable mal être, et de rêves hallucinants.

Il nous aura décidément livré des sensations et des émotions très puissantes...

Et qui s'entêtent à nous poursuivre encore et encore...

Chloé Carpentier

RFI / LA BANDE PASSANTE

De l'indécence est le titre de ce magnifique opus d'Antoine Bataille, son quinzième et pourtant on le connaît peu (...)

Il est également derrière des musiques de films, des spectacles, des festivals, du théâtre, des expositions, des lectures musicales, des émissions de radio, ou encore des performances. Il a même assuré à une époque des concerts de rue (...)

Cette liberté qui ouvre le champ de l'improvisation et de l'éphémère (...)

Alain Pilot / extrait de chronique

TELERAMA

VOICI LES
MEILLEURS ALBUMS
ROCK, CLASSIQUE,
ÉLECTRO... DE 2017

Quelle découverte que ce quatorzième (!) album d'un artiste jusqu'ici inconnu au bataillon. Dans l'épure sans filet du piano-voix, il y lance une ode à l'amour, à la jouissance, à la fusion des esprits et des corps. Avec une élégance continue, il y dit le plaisir mais aussi les tourmentes du manque.

FROGGYDELIGHT

"Il est pourtant vrai que c'est l'amour seul qui dans ce monde nous rend indispensable"

Les Souffrances du jeune Werther, Johann Wolfgang von Goethe

"Ces chansons sont avant tout des lettres, des lettres d'amour. Depuis des années je cherche des formes pour creuser en dedans sans me soucier de leur réception. Cette fois, celle-ci était le sens même de l'écriture. J'ai simplement voulu trouver le juste transport pour ces sentiments. Et il fallait que ceux-ci soient perçus dans les moindres plis par l'être aimé. Il a donc fallu élaguer, ôter tous les masques pour que la forme soit transparente au fond et trouver la clarté sans perdre l'ardeur."

C'est avec ces mots qu'Antoine Bataille explique son nouvel album, le quatorzième déjà ! Tout y est : "élaguer, ôter tous les masques pour que la forme soit transparente au fond", "trouver la clarté sans perdre l'ardeur". Faire le choix du presque uniquement piano voix, réduire pour éclaircir le propos, mais ne rien, non absolument rien céder à la musique.

Et de la musique il y en a énormément. Elle vous prend, elle vous étreint et ne vous relâche qu'une quarantaine de minutes plus tard. Du Sturm und drang. Ces notes de piano, véhicules à de nombreuses émotions, aux frissons et qui évoquent aussi bien Philip Glass, Schumann, Bill Fay ou Nick Cave. Cette intensité, cette profondeur, cette vérité. Et même si elles jouent sur les cordes sensibles ces notes, ces mélodies comme du velours ne mentent pas et deviennent indispensables.

Cette musique est comme un joyau mettant en valeur la poésie des mots, à peine chantés mais totalement habités. Ces histoires d'amour, cette rage, ce désespoir, cette vulnérabilité, ce bonheur. Alors tout remonte. Ces mots sont nos maux, nos envies, nos désirs, nos victoires comme nos défaites. Restent les larmes, de peine comme de joie. Superbe.

Le Noise (Jérôme Gillet)

L'INFLUX

Dire qu'il s'agit du 15^e enregistrement d'Antoine Bataille... et que nous n'avions rien entendu jusqu'ici !

Antoine Bataille, pianiste et chanteur adepte de l'expérimentation et du hors-format n'a pas emprunté les recettes et circuits de la notoriété. Mais les projets et collaborations qu'il tisse depuis des années pour le théâtre, le cinéma, la danse, les performances, résidences et concerts de rue lui ont forgé une personnalité musicale et poétique affranchie, travaillée d'album en album et qui transpire tout au long de ce Crescent Hôtel.

Des chansons bouleversantes autour de l'amour perdu, un piano qui berce et s'entête dans une mer de boucles irrégulières, que vient parfois emporter une vague de la main droite. Tout autour, une brise électrique inquiète et caressante, des échos d'accordéon ou d'harmonica, un halo électronique. Et puis quelques instrumentaux pour laisser résonner ce ressac mélancolique à la justesse dépouillée .

Des chansons simples et directes, belles et tristes, pour le cœur et le ventre, pour les yeux et la peau, qui convoquent Ferré, Cave, Manset, Wyatt, Christophe, Jarrett, Kanche, ... et pourraient aussi plaire aux fans de Biolay et Tiersen. Voici un disque poignant et un art inédit de la chanson.

NOS ENCHANTEURS

Artiste multiple, pratiquant depuis quinze ans la convergence des arts, habitué des collaborations artistiques, sans cesse en recherche, c'est ici avec son aîné Marcel Kanche qu'Antoine Bataille a élaboré ce nouvel album. Un opus fiévreux qui ne parle que d'amour, de désir « Eveille-toi, que nos peaux fassent surface (...) Ouvre-toi, apprends moi ta peau » ou « Je vis pour ça, dédié à toi / Pour voir dans tes yeux cette joie indécente », d'initiation (Apprends-moi) et de manque. Par deux fois encore : « Je ne te manquerai pas (...) mais toi / Manque-moi, blanchis la nuit, manque-moi, hante mes pas » puis « Comme l'aube manque à la nuit / Comme la paix manque au damné »

Des litanies pressantes, empressantes, à une déesse sacrée, une voix prenante, insinuante, sur des notes de piano insistantes et addictives, jusqu'à s'élever dans de luxurieux jardins électrisés de bourdons en folie, les Cartwright Gardens. Pour aboutir au temple sacré, Notre chambre, tout en sonorités célestes, lyriques, planantes. D'Escalier en Etage, les orchestraux évocateurs, amples ou subtils, riches en sons et instruments, alternent avec les mots, répétant en anaphores des béatitudes peu religieuses quoique sacrées « Heureuse ma vie qui connaît la tienne (...) Heureux mon sexe qui connaît le tien ». Un paradis terrestre inspiré, musical et poétique, « Ton absence irrigue tous ces mots / Que ta présence avait semée. »

Catherine Laugier

TELERAMA

Grands crus

Fishbach

A ta merci

Que préfère-t-on : sa voix androgyne ? Ses textes entre songes et cauchemars ? Son interprétation théâtrale ? Tout cela bien sûr (davantage que ses arrangements un brin kitsch). Notre chouchoute de l'année.

● Entreprise, 14 €.

Bernard Lavilliers

5 Minutes au paradis

L'ex-M. Muscles assume ses complexités et ses failles tout en restant droit dans ses convictions humanistes. Ce qui lui vaut l'adhésion de la nouvelle génération : Jeanne Cherhal chante avec lui, Benjamin Biolay et Feu ! Chatterton participent à sa réalisation.

● Barclay, 16 €.

Jane Birkin

Le Symphonique

Encore une fois, elle chante Gainsbourg, mais comme elle ne l'avait jamais fait : accompagnée par un orchestre symphonique. Birkin navigue à fleur de voix entre les pleins et les déliés d'une partition conçue à sa mesure.

● Warner/Parlophone, 17 €.

Camille

Ouï

Elle affirme son style et sa liberté : le chant et les percussions jouent les rôles principaux, les sons et les mots s'emboîtent au millimètre, en équilibre entre les tambours et les envolées de la voix. Charnelle et engagée.

● Because, 15 €.

Pierre Lapointe

La Science du cœur

Star de la chanson lettrée au Québec, il ausculte sans faux-semblant le sentiment amoureux. Sans sentimentalisme.

● Columbia/Sony Music, 15 €.

Tim Dup

Mélancolie heureuse

A peine sorti de l'adolescence, Tim Dup s'avance au mitan de la chanson française, du rap, de l'électro et de la variété. Sa grâce lyrique et innocente sait nous emporter.

● Columbia/Sony Music, 16 €.

Antoine Bataille

Crescent Hotel

Quand un quasi-inconnu livre une ode à l'amour sur des mélodies répétitives, évoquant le désir, la fusion ou le manque avec autant de romantisme que d'érotisme.

● Le Passage/L'Autre Distribution, 12 €.

Albin de la Simone

L'Un de nous

Il explore la complexité des sentiments avec une justesse telle qu'on jurerait qu'elle est vécue. Voix feutrée, arrangements élégants.

● Tôt ou Tard, 19 €.

Babx

Ascensions

Un chant nourri de free jazz pour celles et ceux tombés, en novembre 2015, sur le front de l'intolérance, et pour ceux qui y résistent. Geste radical d'un artiste qui l'est tout autant.

● Bisonbison/L'Autre Distribution, 13 €.

QOBUZ

Antoine Bataille est aussi discret que son œuvre est conséquente. Un constat plus que flagrant lorsqu'on réalise que ce funambule de la chanson française a déjà signé une grosse douzaine d'albums.

Ce Crescent Hôtel qui paraît au cœur de l'été 2017 montre le calibre du bonhomme. L'ampleur de sa vision personnelle et le niveau de ses ambitions artistiques.

Antoine Bataille éjacule sa prose comme Léo Ferré, caresse ou gifle son piano, c'est selon, et surtout ravive une certaine idée de la chanson de la marge bien ouvragée sans être ampoulée. Marcel Kanche vient l'épauler sur un titre.

Et puis Bataille ose attraper par le col des sujets aussi classiques que les relations amoureuses. Cet amour violenté ou enflammé, caché ou scandé.

Réussir à offrir autant d'intensité et de sincérité est en tout cas une belle performance.

Têtes d'affiche

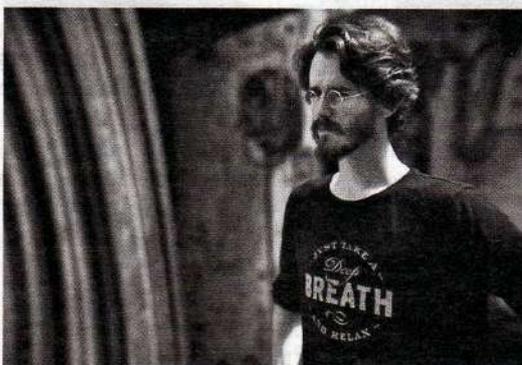
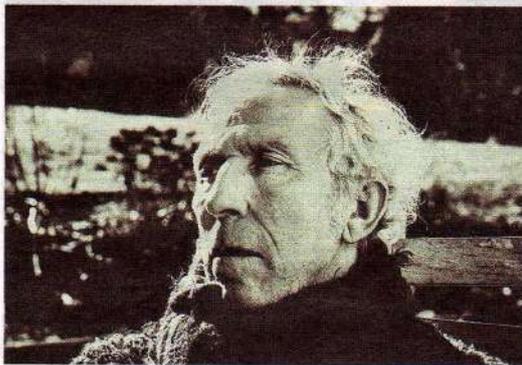
Starter

MARCEL KANCHE ET ANTOINE BATAILLE

L'indépendance, c'est mieux à plusieurs. Ainsi peut-on comprendre l'association de Marcel Kanche et Antoine Bataille, camarades depuis que le second a emboîté les pas de son aîné sur un chemin escarpé entre chansons et expérimentations. Le duo a récemment fondé son propre label, Des hautes négligences, sur lequel Kanche vient de sortir *Mor*, un album enregistré dans son presbytère restauré du pays mellois. « *C'est un retour à la case départ* », dit-il en rappelant qu'il s'autoproduisait dans les années 80. Depuis, l'auteur-compositeur (qui a aussi signé des tubes pour -M- et Vanessa Paradis) a éparpillé sa discographie sur une dizaine de labels. De quoi opter pour une structure autonome, quoique montée en partenariat avec L'Autre Distribution, sur la foi d'un accord passé dans un bar de Vouvray : Kanche, Bataille et leur distributeur revendiquent l'ancrage provincial, les réunions-plateau d'huîtres et les budgets bouts de ficelle. « *On peut faire plein de choses avec peu de*

moyens », théorise Kanche, qui cite Pierre Rabhi et visite chaque jour les migrants hébergés dans son bourg. Des artistes amis rejoindront bientôt Des hautes négligences, qui ne s'interdit pas de publier des recueils de poésie. En attendant, Marcel Kanche et Antoine Bataille, dont le magnifique *Crescent Hôtel* est sorti fin août, composent un double plateau au Studio de l'Ermitage. Puis ils regagneront leurs pénates, où se cultivent des chansons garanties sans stéréotypes. — **E.D.**

| Le 5 fév., 20h30
| Studio de l'Ermitage,
8, rue de l'Ermitage, 20^e
| 01 44 62 02 86 | 23,80 €.



Marcel Kanche et Antoine Bataille, sur le chemin escarpé entre chansons et expérimentations.

SOURDOREILLE

Quatorze albums. Et pas une fois, son nom ne sera parvenu jusqu'à nous. Il aura fallu attendre ces derniers jours de l'année 2017 pour réparer ce qui s'apparente à une injustice. On pourrait se sentir un peu honteux. Après tout, c'est notre métier de repérer et valoriser des talents comme Antoine Bataille. A vrai dire, on ne culpabilise pas. On est simplement heureux de l'avoir découvert.

La fin du mois de décembre marque le temps de la rétrospective. Que reste-t-il après cette année folle ? (D'ailleurs, était-elle plus folle que les années passées ?). Cette heure du bilan a quelque chose d'imposant, voire angoissant, tel un rite de passage dont les médias musicaux s'emparent pour distribuer leurs bons et mauvais points. Nous, les amoureux des tops, sommes pris au piège. Nous devons choisir, trancher, apprendre à nous souvenir, apprendre surtout à oublier. Nous ne ferons pas de tops de fin d'année, exercice de style autrefois cher à Sourdoreille. Pour l'auteur de ces lignes, pas de choc, pas d'entrée fracassante dans une vie de mélomane qui ne demande pourtant qu'à être bouleversée. Plusieurs douces confirmations, par contre. Flotation Toy Warning, bien sûr. Albin de la Simone, également. D'autres, beaucoup d'autres, quand on a la chance rare de passer le plus clair de l'année un casque sur ses petites oreilles. Alors à défaut de les faire nous-mêmes, allons lire quelques tops de nos confrères. Parmi eux, celui de Télérama. Dans la catégorie chansons, un nom strictement inconnu apparaît : Antoine Bataille.

Il y est question d'amour, paraît-il. Le thème suprême. Certes, rares sont les disques piano-voix qui parlent astronomie ou course automobile. Antoine Bataille a donc choisi de parler d'amour. Comme les autres. Mais différemment des autres. Il a opté pour une variation et une seule : le manque. Là où tout s'éveille mais reste illico dans l'antichambre, là où il est admis que tout doit resté feutré, là où tout cesse avec brutalité. Chacun aura son histoire pour le faire surgir. De cet état pourrait naître une douleur. Le manque a ceci de singulier qu'il porte en lui un germe négatif qu'il traîne comme un fardeau. On y voit la part obscure, ce qui n'est plus, ce qui n'est pas, ce qui ne sera jamais. Ce manque serait un vide que seules la mélancolie et la détresse peuvent venir, pour un temps seulement, combler.

Antoine Bataille, tout au long de ce « Crescent Hotel », laisse à penser tout le contraire. Le point de vue est renversé et le manque peut (s')épanouir. Sa seule existence emplit le cœur et l'esprit. Pour qu'un manque naisse, il fallait bien avoir vécu ce quelque chose qui en valait la peine, venu réveiller en nous cette âme parfois assoupie. C'est cette douce mécanique que démonte, chansons après chansons, un chanteur-compositeur dont on ignorait jusqu'à l'existence il y a encore deux jours. Ses treize albums précédents étaient pourtant autant d'occasions de porter à notre connaissance la grâce de son travail. C'est ainsi, certains artistes écrivent leur carrière sur la marge de la feuille. Une carrière tourbillonnante, faite d'essais, de ratures, de mises à disposition et don de soi pour les œuvres des autres, en vadrouille entre musique, théâtre et cinéma.

« Crescent Hotel », paru cet automne, est une œuvre magnifiquement orchestrée, qui se repose pour l'essentiel sur un piano-voix bouleversant. Quel courage faut-il pour présenter ainsi ces textes-là. Quelle virtuosité faut-il pour que les arrangements en révèlent l'épure. Quelle panache faut-il pour donner à voir l'amour comme une chance offerte à ceux qui le vivent et non comme un coup de foudre qui frappe parfois là où on ne voudrait pas. Il y a du beau en toute chose. Même dans le manque. Accepter sa condition amoureuse est un défi à relever. Le défi devient épreuve quand la route est déviée, qu'elle emprunte les chemins de traverse qui mènent à l'impossible. Reste alors le cœur et l'esprit, libres à jamais, à qui on ne peut fixer d'interdit ou de limite. Eux-seuls peuvent continuer la route. Ils ont la capacité et même la responsabilité d'en extirper la part heureuse dans la quête impérieuse du bonheur qui doit rester la nôtre. Ces chemins, ici, sont tracés par une voix, des mots, un piano, et forment un disque d'une beauté singulière. Un disque pour soulager les blessures intérieures, mémoires d'un moment fugace, d'un risque pris et qu'on avait raison de prendre, parce qu'on s'est senti en train de vibrer. Il faut parfois des chansons pour nous le rappeler.

Ronan

VERTOU

Imaginez le croisement entre Chopin, Barbara et Jean-Louis Murat. Vous obtiendrez Antoine Bataille, qui nous livre un cd romantique, torturé, sensuel, charnel et évanescent. Où la voix aux textes retenus et poétique heurte un piano tour à tour rageur, emporté ou mélancolique. Virtuose du clavier, Antoine Bataille parvient à unir intimement sa voix à son instrument pour livrer un ovni tout à la fois déconcertant et ensorcelant. Une expérience à tenter.

LA TERRASSE

Antoine Bataille s'est créé un monde musical intime, épris de liberté et d'audace. A la frontière entre réflexion artistique et création instinctive, ce pianiste-compositeur-bricoleur de sons-improvisateur fouille les tréfonds de l'âme avec une curiosité surréaliste. Il échafaude son univers onirique, quelque part entre naïveté ludique et génie obsédant : une invitation au voyage dans l'antre d'un bricoleur intrigant, dans la « Combine » créative et atemporelle d'un solitaire éclairé. « Combine » est le titre générique d'une série de concerts, spectacle total où musique, création, mise en scène et improvisation sont traitées dans une vision artistique globale. Une démarche narrative et très libre.

Sûrement pas du jazz mais le jeune homme est inclassable... Encerclé de claviers, de pédales et de micros, Antoine Bataille échafaude ses chorégraphies sonores, pièces montées d'échantillons instrumentaux et vocaux. Son art est celui de la composition improvisée, de la boucle harmonique et de la superposition de phrases musicales. Créateur d'effets et metteur en scène de sa propre musique, Bataille compose, interprète, se sample, s'éclaire. Entre Debussy, Satie et Magma !

La trame pourrait être classique, mais le propos est profondément neuf, et c'est autant avec les doigts, les pédales de sampling ou les lumières que naît l'art iconoclaste et rêveur de Bataille. Inclassable, ni jazz, ni classique, ni musique du monde, si ce n'est le monde de son auteur.

V.Fara

EVEN

Avec 'Combine', Antoine Bataille nous convie dans sa cave à jouets : des pédales de sample, un piano préparé, un synthétiseur, un micro, un écran maquillé de quelques vidéos sans prétention et le tour est joué. On plonge à oreilles jointes dans son univers intimiste. Le jeune musicien habité évoque tour à tour un Satie électronique, un Sigur Ros sans emphase, un Robert Wyatt à lunettes ou un Tiersen sans le sou. Avec ce dernier, il partage un léger défaut : s'enfermer de temps à autre de manière autiste dans des thèmes siamois. Mais Bataille collectionne avant tout les mélodies atmosphériques, les superpose, les expose et les entrecoupe de courts textes susurrés sur la pointe des cordes vocales. Tout son arsenal de samples créés en direct lui permet d'enchaîner le spectacle sans pause ni entracte : une heure de musique imagée où l'on ne s'ennuie jamais et où l'on observe avec curiosité le musicien s'affairer. En trafiquant ses machines, il fait naître des compositions qui fleurent bon l'improvisation. Antoine Bataille réussit avec 'Combine' un petit exploit : produire une musique cinématographique qui se suffit à elle-même.

Mathieu Durand

FIGAROSCOPE

Un artiste aux multiples horizons, pianiste et compositeur sans frontière de genres qui mêle joyeusement voix, piano et electro.

On sort de là avec une impression d'avoir assisté à quelque chose d'exceptionnel. Un musicien rare, précieux. Il donne sans compter pendant une heure, avec une vraie humilité, et un talent d'artiste hors norme. Cela fait plaisir à voir.

ETHERREAL

Immédiatement après avoir écouté quelques titres sur la page MySpace de ce jeune artiste, nous avons voulu passer au stade de la découverte sur scène. Français, 26 ans, Antoine Bataille nous donne d'abord l'impression de jouer dans la cours de Max Richter, mêlant compositions néoclassiques et électronique. C'était une vision limitée à quelques extraits, le concert nous permet de mieux cerner l'artiste.

Nous voici au Théâtre Les Déchargeurs avec l'ambiance qui lui est propre, un certain décalage entre le fait d'aller à un concert et de se trouver dans un lieu où se joue des pièces de théâtre. Le concert se déroule au sous-sol, dans une minuscule salle où l'espace réservé au public est à peine plus grand que l'espace scénique. On trouve là le piano d'une part, un clavier et des machines d'autre part, et entre les deux une série de pédales d'effets et sampling. La salle s'obscurcit et le concert débute par un film d'animation dans lequel un petit garçon court, se cache derrière un mur, l'air un peu sauvage. Antoine Bataille apparaît alors sur scène, vêtu d'amples vêtements noirs, petites lunettes rondes, pieds nus, a mi-chemin entre le cliché de l'artiste et le saltimbanque. Complètement courbé sur son piano, il délivre de délicates mélodies d'une certaine justesse, toujours très touchantes, posées et modernes sans pour autant abuser de sophistication. Jusque là on est en terrain connu, fidèle à ce que l'on avait pu écouter. Et puis Antoine Bataille se tourne vers nous et murmure des textes que l'on a un peu de peine à comprendre. On a l'impression qu'il se fait écho des doutes et des craintes du petit garçon du film d'introduction, appuyant ses textes de gestes tendus, nerveux, révélant une certaine dureté qui contrebalance avec la douceur de sa musique. L'artiste se tourne encore sur sa droite et rejoint clavier et machines. Accompagnements et mélodies de piano tournent en boucle, samplés par les pédales, puis l'électronique s'en mêle, ajoutant arpegges et mélodies nasillardes. Le concert d'une heure sera un va et vient perpétuel, entre l'acoustique et l'électronique avec la voix qui régulièrement fait la jonction, dessinant un univers à la fois tendre, doux, nostalgique comme si ce jeune homme regardait en arrière en se rappelant le temps où il n'était qu'un enfant (celui que l'on voit dans les projections ?), insouciant, mais aussi dur, d'une violence contenue, tentant de chasser ses démons intérieurs.

Musicalement c'est bien autre chose que la musique néoclassique à laquelle on s'attendait. On y trouve des compositions modernes et contemplatives, mais aussi des élans d'improvisation. Sur ce plan là, l'influence annoncée de Keith Jarrett est assez juste. On pourra y trouver aussi des ambiances à la Yann Tiersen (regrettables pourrait-on dire, mais décrivant si bien cette nostalgie de l'enfance), et des brouillages électroniques légèrement psychédéliques. Au final un univers assez inédit dans lequel nous avons pris plaisir à nous plonger et que l'on espère pouvoir retrouver prochainement.

Fabrice Allard

CHRONIQUES DE LA LUNE

J'ai découvert Monsieur Bataille, Antoine, de son prénom, qui mérite le détour car il a réussi à créer un univers très particulier dans lequel on se laisse dériver, emporter, aspirer!!! Le monsieur est bricoleur et se joue de superpositions sonores, superbes et inclassables. Parfois même, il se laisse aller à quelques révélations épanouies dans un murmure, chuchotant, nostalgique, des contrées oubliées.

Pour la petite histoire, je suis allée le voir un soir par hasard... On ne voulait plus partir... Quand le dernier son a fini de se perdre dans nos oreilles, on est resté comme des mômes de trois ans devant un sapin de Noël.

AGONIA

Une expérience de Poésie vécue

C'est d'abord, dans un entrelacs de rues du Quartier latin, une salle abritée dans un théâtre difficile à trouver, à l'écart de l'agitation des rues alentour comme un temple gardé par les fétiches et les statues qui veillent dans le petit couloir au bout duquel, après le guichet, quelques marches s'enfoncent et mènent à un petit caveau voûté, aux pierres apparentes.

C'est ensuite le sentiment d'une présence sur la scène plongée dans la pénombre, rendue immédiatement perceptible par la proximité du public. Un piano droit (ou peut-être oblique, je n'ai jamais su vraiment les distinguer), dont le coffre ouvert dénote la mécanique intime des cordes et des marteaux, semble attendre qu'on l'éveille tandis qu'au sol palpitent, comme des braises rougeoyantes, les leurs des pédales de sample.

Puis, après de longues minutes, Antoine Bataille paraît : longue silhouette longiligne dont le corps disparaît dans des vêtements sombres et flottants qui se fondent dans le clair-obscur de la scène, illuminant par contraste les mains et les pieds nus, et le visage nimbé par la rousseur de la chevelure et de la barbe et par l'éclat du regard, souligné par de petites lunettes rondes... Il s'assied et, après quelques secondes de silence intense comme un recueillement, commence à jouer d'une façon un peu étrange entre la virtuosité et l'improvisation, voûté au-dessus du clavier sur lequel son visage souvent s'incline jusqu'à le toucher ; dans la pénombre de la scène, son visage éclairé et souriant semble flotter comme l'Esprit sur les eaux de la Genèse, s'immobilisant parfois comme s'il quêterait l'inspiration dans l'écoute d'une voix intérieure puis, ainsi que se convulse et se déchire un ciel gravide chargé d'éclairs, le rythme des mains s'accélère soudain sur les touches blanches et noires. Parfois, les pieds nus viennent jouer sur les pédales au sol, éveillant ou capturant des sons électroniques qui font un écho à sa musique, sans jamais en rompre l'harmonie ni la cohérence. On pourrait songer à certaines expérimentations de Yes (Gates of Delirium) ou Pink Floyd mais ce n'est pas cela : la communion entre Antoine Bataille et son piano n'est jamais brisée par les enchevêtrements sonores qui mêlent la clarté cristalline des cordes et la distorsion électronique de leurs vibrations... Sa musique s'apparente davantage à celle de Nano dans « L'autre côté du vent » et, tout en étant beaucoup moins épurée (voire moins aboutie), à celle de Geoff Smith, qui a mis en musique les poèmes d'Emily Brontë dans « 15 Wild December » (Sony Classical) avec la soprano Nicola Walker Smith (son épouse).

Alors, Antoine Bataille chante. Tourné vers le public, comme poussé par la nécessité intérieure d'un texte qu'il soupire et murmure et crie et chuchote rageusement, sans jamais que la flamme douce de son regard s'éteigne, ni que ses mains abandonnent le clavier, il pose les mots sur la musique qui les pousse et les heurte comme un cours d'eau impétueux. Il dit, avec des mots simples qui résonnent soudain d'étranges implications, les hésitations du rapport au monde particulier des poètes, ressenti tout à la fois dans l'immédiateté du corps et dans la mise à distance qu'impose le langage. S'appuyant sur des poèmes de Marie Bataille (poète que j'ai découvert à cette occasion, dont l'homonymie traduit peut-être des liens familiaux), ainsi que sur des auteurs plus connus tels Albert Cohen (peut-être davantage pour l'inspiration que par citation, car je n'ai guère reconnu le style très littéraire d'Albert Cohen dans la poésie, à la fois véhémement, mélancolique et charnelle, d'Antoine Bataille), la musique et le chant subliment la quintessence et le romantisme sombre du texte, jusqu'à ce paroxysme que les mots ne peuvent exprimer mais que la musique peut susciter dans leur prolongement... Antoine Bataille semble véritablement habité, jusqu'à l'incarnation, par la dimension duale d'une poésie musicale qui sourd tout à la fois de sa voix, de ses mains, de son attitude et de son regard, dont la densité et la douceur, sans aucune afféterie, semblent attester la sincérité de l'artiste, qui paraissait visiblement ému par les vifs applaudissements (dont les miens) qui succédèrent au silence, lorsque la dernière note fut jouée. Une telle ferveur, suscitant une sorte d'état de grâce de l'artiste, m'a fait songer aux premiers temps du romantisme allemand, quand Novalis incarnait la dimension messianique d'une Poésie totale et vécue, qui se voulait capable de transformer le monde...

Eric Eliès

JARSJASEJAZZ

Lectrices attentives, lecteurs exhaustifs, vous avez déjà remarqué que ce blog ignore superbement la chanson française à de très rares exceptions que vous avez su découvrir. Cela tombe bien, Antoine Bataille n'en fait pas. Il est Français, il écrit et chante en français, en russe aussi parfois mais il ne fait pas de la chanson française. Il fait du Antoine Bataille.

Tout cet album est étrange et dérangeant. La pochette d'abord: un contorsionniste de sexe masculin, nu, de dos, en plein effort, en noir et blanc, si maigre et osseux qu'il fait penser aux survivants des camps. Le titre ensuite: "Etrange-moi" qui revient en leitmotiv au fil de l'album. Il peut se comprendre comme un "Etrange moi", un "Etrange Emoi", un "Etranger Moi" voire même un "Etranglez moi" suicidaire tant cet album semble exprimer les névroses de son auteur. J'écris semble car un créateur si complexe peut aisément leurrer l'auditeur. D'ailleurs le morceau n°11 est intitulé aussi bien "Le Leur" que "La Leur" et "Le Leur". Quel titre choisir alors? Des airs aussi reviennent au fur et à mesure de l'album, transformés mais reconnaissables. Un vrai jeu de piste pour l'auditeur.

Antoine Bataille est un créateur complexe disai-je, maniant tous les arts (musique, littérature, peinture, sculpture, photographie, cinématographe). "Le coeur de chien" qu'il invoque régulièrement au fil de l'album est celui de la nouvelle de Mikhaïl Boulgakov dont il a fait un spectacle théâtral et musical mais pas seul. Boulgakov d'où la langue russe qui ouvre cet album après des rires d'un sinistre accompli. Ici, par contre, Antoine Bataille est essentiellement seul composant, écrivant, jouant du piano, des claviers, de la batterie, de l'accordéon et d'autres instruments inconnus de mes fichiers. Il chante en français mais je ne comprends rien à ce qu'il raconte. Cela n'a aucune importance puisqu'Antoine Bataille a son univers. "Vous n'avez pas à comprendre ma musique. Vous avez à la ressentir" (Ornette Coleman). Pour le ressenti, c'est réussi. Cet album est en même temps fascinant et agaçant, dérangeant et troublant, sublime et repoussant. Il n'est pas fait pour les mass media et le prime time. Il suppose chez l'auditeur une exigence artistique aussi élevée que celle de son auteur. Je comprends qu'il puisse être jugé horripilant mais, moi, j'aime "Etrange-Moi".

Vladimir Trotski s'est réincarné en artiste, Antoine Bataille. Il est toujours aussi complexe mais beaucoup moins dangereux. Ecoutez le.